

pût prendre en voyage, car les habillements d'apparat ne se portent que dans les grandes cérémonies.

—Eh bien, répondit Mme Hocquart, un désir en fait naître un autre : j'ai désiré voir mon mari revêtu de sa grandeur ; à présent, je voudrais me trouver avec lui dans sa maison des Trois-Rivières ou de Québec, et jouir du rang auquel à droit l'intendant distingué du roi.

—Un jour, oui, Joséphine, ce jour viendra, et tu ne peux le désirer plus ardemment que moi. Avec quel plaisir j'abandonnerai les soins de l'État, les soucis et les inquiétudes de la vie officielle, pour couler tranquillement ma vie dans mes domaines, avec toi pour compagne et amie ! mais pour le moment c'est impossible.

—Et pourquoi cela est-il impossible ?

Le front de l'intendant se rembrunit.

—Joséphine, dit-il, n'empoisonne pas le bonheur présent en désirant une chose impossible aujourd'hui. Rendre public en ce moment notre mariage serait travailler à ma ruine. Mais crois-moi, plus tard, lorsque ce sera plus facile, je ferai ce qu'exige la justice pour toi comme pour moi. Ne reviens plus sur ce sujet, qui m'est pénible. Dis-moi plutôt si tout se passe ici selon tes goûts. Comment Cambrai se conduit-il pour toi.

—Il me rappelle quelquefois, répondit Mme Hocquart en soupirant, la nécessité de ma solitude, mais c'est me rappeler tes désirs. D'ailleurs, sa fille Louise, est la compagne de ma solitude, et je l'estime infiniment.

—Vraiment ? Je veux la récompenser alors, puisqu'elle te plaît,

Madame Hocquart appella Louise.

—Puisque madame est contente de vos services, prenez ceci pour l'amour d'elle, dit-il, en lui mettant dans la main cinq pièces d'or.

—Je n'accepterais pas ce présent, que, d'ailleurs, je mérite trop peu, répondit Louise, si je n'espérais pas pouvoir m'en servir de manière à attirer les bénédictions de Dieu sur vous, sur madame et sur moi.

—Faites-en ce qu'il vous plaira. Mais allez dire que l'on se hâte de nous servir la collation.

—J'ai engagé M. Deschesnaux et Cambrai

à couper avec nous ; m'approuves-tu ?

—J'approuve tout ce que tu fais, Joséphine, et je suis charmé que tu aies accordé cette marque d'égard à M. Deschesnaux, qui est l'âme de mes conseils intimes et m'est tout dévoué. Quant à Cambrai, ce qu'il fait pour moi, en ce moment, exige qu'il ait ma confiance.

—Maintenant, reprit Mme Hocquart, j'ai une grâce à te demander et un secret à te dire.

—Gardez-les tous deux pour plus tard, s'ils ne te pèsent pas trop, et allons scoper ; la course que j'ai faite m'a donné l'appétit.

M. et Mme Hocquart passèrent dans la salle à manger, où Deschesnaux et Cambrai les attendaient. Ce dernier ne dit pas un mot pendant tout le repas. Deschesnaux prit part à la conversation avec un tact remarquable et sut entretenir la bonne humeur de l'intendant. La nature l'avait doué des qualités nécessaires au rôle qu'il voulait jouer. Il était discret et prudent, et avait un esprit subtil et inventif. Mme Hocquart, quoique prévenue contre lui, ne put s'empêcher de trouver sa conversation agréable.

CHAPITRE VIII.

Le Départ.

Le lendemain, de bonne heure, l'intendant et Deschesnaux se rencontrant dans la grande salle, le premier dit à l'autre :

—Donnez-moi mon habit et chargez-vous de ces chaînes, ajouta-t-il en lui remettant les insignes qu'il portait la veille. Hier soir, leur poids me coupait presque le cou. Je suis à demi-résolu de m'en débarrasser de ces fers inventés pour enchaîner les dupes. Qu'en dites-vous Deschesnaux ?

—En vérité, monsieur, je pense que les chaînes ne m'enchaîneront plus longtemps à la vie officielle. Quelles nouvelles faveurs puis-je obtenir, et que puis-je gagner à de nouveaux ou plus longs services ? J'en ai connu plus d'un par le monde qui a eu à se repentir de n'avoir pas su borner à temps son ambition. Moi-même j'ai couru bien des risques et j'ai glissé sur le bord du précipice.

—Monsieur, reprit Deschesnaux, tout ce que je désire, c'est qu'avant de prendre une